

Critique de Bonobo par Marie-Camille Chauvet

Sommes-nous tous réellement égaux dans la quête fugace du bonheur ? C'est la question que nous pose Zoel Aeschbacher, réalisateur de Bonobo, court métrage transparent de vérité et transpirant de réalité.

Bonobo, c'est la fable moderne qui dresse en dix-neuf minutes le portrait de trois des sept milliards d'humains de la terre, dans leur vie, leurs envies et surtout dans leurs rêves. Bonobo, c'est l'histoire d'une espagnole impatiente de déménager, d'un vieil homme ne cherchant qu'à vivre plus confortablement, et d'un jeune ne vivant que pour danser. Bonobo, c'est un immeuble délabré, suintant de misère, qui accueille en son sein inconfortable trois êtres mis en parallèle dans leur routine respective, différents dans leurs attitudes, mais qui reste intimement liés par leur quête de bonheur.

Atmosphère calme. Couleurs délavées. Peu à peu happés par une routine quelque peu névrosée, nous entrons dans un univers où le bonheur tente de se faire une place. En vain. L'ascenseur et tout bascule. L'ascenseur, celui qui ne marche pas quand on en a besoin, et qui fonctionne au mauvais moment. L'ascenseur, descente aux enfers de ce qui devient une tour infernale. L'ascenseur, unique faille dans le système, mais qui dérègle tout. Et peu à peu tout dérape. Scènes plus brutes, saccadées, angles de vue concentrés sur les corps, le rythme s'accélère.

Final explosif, ce qui est un court métrage devient une chorégraphie, dirigée par un chef d'orchestre impitoyable ; la vie. Virtuosité époustouflante, lâché prise déréglé, il nous est donné de voir le spectacle immense de la fureur des hommes. Aeschbacher nous livre ici un joyau à la chute endiablée empreint de social. Sans donner de morale, il nous raisonne.